

Ensuite je présentai une lettre de Sa Grâce, Mgr l'Archevêque de Québec, et une adresse de l'Université Laval, ayant soin de dire que j'étais très-heureux de déposer ces documents entre les mains de Sa Sainteté le jour même de la fête du grand Pape, qui le premier porta le nom de Léon.

Le S. Père ouvrit la lettre de Mgr l'Archevêque, et en fit à haute voix la lecture tout entière, l'entremêlant de quelques paroles aimables sur les sentiments qui s'y trouvent exprimés. Sa Sainteté parcourut ensuite l'adresse de l'Université. Elle me posa plusieurs questions sur l'époque de la fondation de cette institution, sur son organisation, sur le nombre de ses professeurs et de ses élèves, et sur le bien qu'elle réalise.

Homme d'un profond savoir, Léon XIII, ayant d'être élevé à la chaire de S. Pierre, a toujours porté un vif intérêt à l'enseignement et développement des sciences et des lettres ; depuis son élection, il a déjà donné bien des encouragements précieux aux universités catholiques.

À la fin de l'audience, le S. Père me dit : "Je voudrais bien répondre immédiatement à votre archevêque et au directeur de votre université, mais cela est impossible. Quand bien même j'aurais cent secrétaires à ma disposition, je ne pourrais pas parvenir à donner des réponses à toutes les lettres et adresses que je reçois. Cependant plus tard, après Pâques, je ferai faire une réponse. En attendant je vous charge de répondre pour moi, et de le faire aussitôt que possible. Vous direz que je vous ai reçu en audience privée, qu'en votre présence j'ai pris connaissance des lettres que vous m'avez présentées, que les beaux sentiments de foi et d'attachement à la chaire de S. Pierre qu'elles renferment m'ont vivement touché, que tout ce que vous m'avez dit sur votre université m'a grandement réjoui et intéressé. Ah ! qu'ils méritent bien de l'Eglise ceux qui se dévouent à l'enseignement de la jeunesse ; que leur récompense sera belle. — Dites à votre archevêque que je le bénis avec effusion de cœur. Je bénis son clergé régulier et séculier, toutes les maisons religieuses et son troupeau tout entier. Je bénis votre université, tous ses officiers et tous ceux qui y travaillent, professeurs et élèves. Je demande à Dieu qu'il répande de plus en plus sur elle sa protection et sa grâce, pour qu'elle soit toujours le sanctuaire de la science, de la vertu et de la piété."

Avec un accent qui manifestait ses préoccupations sur la triste position de l'Eglise dans presque toutes les parties du monde, le S. Père ajouta : "Remerciez le ciel, votre pays est bon, la foi s'y conserve intacte et agissante. Le nom de votre pays me rappelle toujours vos excellents zouaves, qui sont accourus à la défense du S. Siégo." — Je profitai de cette occasion pour dire à Sa Sainteté qu'actuellement l'un de ces zouaves habitait le Vatican, qu'il était venu par dévouement, comme représentant ses camarades, prendre du service dans le corps des gendarmes pontificaux. — "Que ne peut pas la foi, reprit Léon XIII !"

Sa Sainteté me donna ensuite la bénédiction apostolique, pour moi, mes parents, mes amis et tous ceux qui me sont chers. Je baissai le pied et la main du vicaire de Jésus-Christ avec une émotion bien difficile à contenir. L'audience était terminée. Elle avait duré vingt minutes. En traversant les anti-chambres et en descendant les escaliers du palais, il me semblait que je me retrairais du Thabor. Tout dans la personne et dans les paroles du Léon XIII, est à la fois lumière, grandeur, intelligence, bonté et sautoté.

— Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant ici les récits qui nous sont donnés par les prêtres-missionnaires, à l'occasion de la famine qui fait de si grands ravages en Chine.

I.—*Chen-si.*—Mgr. Moccaigatta, vicaire apostolique de Chen-si, écrivait de Tai-iuen-fou, le 26 décembre 1877 :

La famine augmente toujours, et elle s'annonce plus terrible encore pour le printemps, parce que les semaines n'ayant pas été faites, il n'y a pas de récoltes à espérer. S'il ne pleut pas au printemps, on n'aura pas non plus de récoltes en automne.

Dans cette seule ville de Tai-iuen-fou, on compte chaque jour par centaines les victimes du fléau. Jusqu'à présent aucun de nos chrétiens n'a succombé ; mais, hier, j'ai appris que plusieurs se trouvent en danger de mort. Nous avons environ 20,000 chrétiens dont la moitié sont réduits à une extrême misère. Comment secourir tant de malheureux ? Les mandarins eux-mêmes s'effraient et ne savent, vu la difficulté des routes et le

manque de moyens de transport, quelles mesures prendre pour faire venir des grains. Déjà, en quelques localités, les affamés se sont formés en bandes et se sont mis à piller les villages.

Ces jours-ci, un ministre protestant est venu à Tai-iuen-fou. Il m'a fait une visite, et m'a laissé 300 taels (2,400 fr.) pour mes chrétiens. J'enverrai demain la moitié de cettesomme aux missions les plus éprouvées par la famine. Dans ma précédente lettre, je vous écrivais que l'on mangeait la chair des cadavres ; plusieurs de mes missionnaires m'ont confirmé ce fait.

II.—*Chan-tong.*—Mgr Cosi, vicaire apostolique du Chan-tong, nous écrivait de Zi-nan-fou, le 4 décembre 1877 :

Grâce aux secours que vous nous avez transmis, nous avons pu sauver de la mort quasi de chrétiens et de païens affamés, ainsi que beaucoup de petites filles abandonnées. La charité chrétienne a ouvert les yeux à un grand nombre d'infidèles qui, dans leur reconnaissance, se sont fait inscrire comme catholiques.

— Voyez, disent-ils, comme les chrétiens s'aident mutuellement, dans cette grande détresse. Aucune autre secte ne les imite.

Que le Seigneur daigne, au nom des mérites de nos bienfaiteurs, convertir tous ces infidèles !

III.—*Chen-si.*—Mgr Chiaia, vicaire apostolique de Chen-si, écrivait le 9 décembre 1877 :

Nous nous trouvons dans une situation extrêmement pénible à cause de la famine et de la cherté des vivres. La sécheresse continue : aussi n'a-t-on pu recueillir un seul grain de blé. On ne rencontre sur les routes que des cadavres de malheureux morts de faim et de froid, car on manque non seulement de nourriture, mais encore de vêtements.

Les mandarins de la capitale de la province font distribuer de la soupe, une fois par jour. Mais tous les affamés n'en reçoivent pas, et ce faible soulagement ne peut que prolonger l'agonie de ceux qui le reçoivent. Le nombre des affamés est évalué aujourd'hui à plus de 30,000. Nos pauvres chrétiens se trouvent plongés dans cette grande misère. Aussi, de tous les côtés, hommes et femmes viennent nous demander des secours. La seule vue de ces figures amaigries et livides, de ces membres tremblants de froid, de ces corps à peine couverts de lambeaux de vêtements, excite la plus vive compassion. Les païens abandonnent, sur les routes et dans les champs, leurs enfants en bas âge.

Nous en avons reçu jusqu'à présent des centaines ; mais le manque de secours nous empêchera de continuer cette œuvre, car nos chrétiens ne veulent point recevoir ces petits enfants, si l'on ne leur fournit pas les moyens de les entretenir.

M. Mouilleron, missionnaire au Ho-nan, écrivait le 31 janvier 1878, à M. Aymeri, procureur des Lazaristes à Shang-hai, une lettre dont nous détachons les passages suivants, relatifs au Chen-si :

Deux de nos chrétiens, qui arrivent du Chen-si, disent que la misère y est encore plus grande qu'au Ho-nan. Le blé s'y vend jusqu'à 32 taels (256 fr.) le tan. On mange les cadavres. A Pou-cheng-hien, les païens ont tué leur mandarin qui ne leur distribuait pas des secours assez abondants. Les femmes et les filles y sont vendues moins de 2,000 supèques (environ 15 fr.) Un père et une mère, après avoir tué et mangé leur petit garçon, âgé de six ans, se préparaient à en égorguer un autre, une petite fille de huit ans. A la vue du couteau fatal, l'enfant se mit à pleurer, et les voisins, l'ayant entendue, arrivèrent à temps pour lui sauver la vie. Dans la même province, un missionnaire européen et deux prêtres indigènes ont dû, pour